

La Nation

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



Journal vaudois

Une étiquette trompeuse

Il y a un mois, le Synode de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud acceptait la nouvelle constitution de la Fédération des Eglises protestantes de Suisse (FEPS). Celle-ci s'appelle désormais «Eglise protestante de Suisse». Sur le plan interne, elle reste une fédération... mais elle tient à ce qu'on l'appelle officiellement «Eglise». En bonne logique, on ne peut être à la fois une Eglise et une fédération d'Eglises. Mais les rusés sires qui sont à la manœuvre ont volontairement laissé l'ambiguïté. Ils ont cédé sur toutes sortes de critiques concernant leur centralisme, tout en tenant bon sur la nouvelle appellation, confiants qu'ils sont dans la vieille formule: «Ils ont accepté le mot, ils accepteront bien la chose». Nous récolterons tôt ou tard les fruits empoisonnés de notre manque d'imagination.

Aux membres du Synode, on a présenté le vote comme une occasion historique de renforcer la communion entre les Eglises cantonales. Plus d'un a même jugé que nous nous rapprocherions ainsi de la plénitude de l'Eglise universelle. Qui peut résister

à une sollicitation aussi prometteuse? C'était un piège.

Là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux, dit le Christ¹. Personne ne pense que le Christ serait plus fortement présent dans un rassemblement de quatre ou cinq, ou de six ou sept. Présent, le Christ l'est toujours pleinement. En ce sens, l'universalité d'une petite Eglise est entière, autant que celle d'une grande. L'universalité ne peut être chiffrée. C'est pourtant ce que certains membres du Synode ont fait, confondant la quantité et la qualité.

Certes, les considérations chiffrées ne sont pas forcément déplacées en matière d'Eglise. La quantité peut aussi être une qualité. On sait, par exemple, que les petites communautés ecclésiales courent plus que les grandes le risque d'une dérive sectaire ou d'une prise de pouvoir par un gourou. Le poids de la multitude diminue ce risque, pondère les excès, exerce une action régulatrice sur l'ensemble.

Chaque Eglise cantonale a une histoire particulière.

Mais on ne saurait en tirer argument pour justifier la centralisation à laquelle nous assistons. En effet, chaque Eglise cantonale a sa propre personnalité, forgée au cours de son histoire particulière; cette histoire a engendré une manière locale de vivre la foi; celle-ci a inspiré les institutions qui la structurent et préviennent déjà la tentation sectaire. Et c'est bien à travers ces Eglises locales –

«local» ne signifiant pas «petit», mais «lié à un lieu» – que s'incarne l'Eglise universelle. C'est le rôle des autorités de l'Eglise, Synode et Conseil synodal, que de garantir l'autonomie de ce lieu de pratique concrète de la foi, de le protéger contre les menaces internes et externes. Elles ont failli à cette tâche en acceptant la constitution de la FEPS, première étape d'un processus bureaucratique de désincarnation.

L'unité de la FEPS est principalement formelle. Son président dispose d'un certain pouvoir – que la nouvelle constitution a renforcé –, mais d'aucune délégation morale particulière. Sous sa

petite houlette juridique, les Eglises cantonales forment et continuent de former un réseau hétéroclite et distendu. Leur coller une étiquette suisse unitaire, c'est tromper le public sur la marchandise. C'est comme ce «vin suisse» qu'à la dernière Exposition «nationale» des concepteurs incultes avaient prévu de réaliser en mélangeant vingt-six vins provenant des vingt-six cantons. Même s'ils avaient versé dans leur chaudron fédéral les vins les meilleurs de chaque provenance, il en serait résulté, au mieux, une mixture imbuvement plate.

C'est trop peu dire qu'il n'y a pas plus d'universalité, de force de témoignage et de rayonnement dans la FEPS nouvelle mouture, ni même dans la Communion mondiale d'Eglises réformées (ancienne Alliance réformée mondiale), qu'il n'y en a dans la plus petite, pauvre et discrète des Eglises cantonales. En réalité, il y en a beaucoup moins.

Il ne faut pas confondre l'autorité dans l'Eglise universelle et le pouvoir centralisé des ecclésiastiques.

Olivier Delacrétaz

¹ Matthieu 18:20.

Nouvelles menaces

Le 1^{er} mai dernier, le Conseil fédéral a présenté son appréciation annuelle de la menace¹, rapport qui expose quels sont les dangers qui pèsent sur notre pays.

Il en ressort de manière frappante qu'aucun Etat souverain n'est mentionné comme directement menaçant; hormis un résumé et une analyse de la situation géopolitique actuelle, le Conseil fédéral ne fait référence à des pays qu'en tant que lieux, ou victimes de menaces similaires à celles qui pèsent sur nous. Il note même dans sa conclusion qu'il y a «lieu de se demander, au vu des multiples ramifications et des liens étroits qui les lient, si les acteurs majeurs sont réellement prêts à ne serait-ce qu'envisager une confrontation militaire d'envergure entre eux»².

Pourtant, les menaces qui pèsent sur la Suisse ne sont pas imaginaires. Espionnage étatique ou industriel, extrémisme politique de gauche et de droite, cyberattaques contre les infrastructures critiques, ou encore terrorisme sont autant de dangers présentés par des individus bien que ceux-ci soient parfois soutenus par des Etats.

Le monde a donc bien changé; il n'est plus fait mention de guerre totale, où deux souverains ennemis consacrent toutes leurs ressources à vaincre leur adversaire. Les Etats d'aujourd'hui ne combattent plus un ennemi clair, mais une menace diffuse, venant de quidams.

Pour comprendre comment on en est arrivé à cette situation, il faut d'abord étudier le concept de guerre hybride.

Ce nouveau type de guerre se différencie de la guerre conventionnelle par trois caractéristiques principales: ses acteurs; les moyens engagés; et l'espace du conflit.

Les adversaires sont une combinaison flexible d'acteurs étatiques et non-étatiques, allant du groupuscule isolé au pays souverain en passant par les milices locales et les groupes terroristes; on pense à l'Etat islamique, évidemment, mais aussi aux milices qui ont occupé la Crimée en 2014, et également à l'aile paramilitaire du Hezbollah. On ne manque pas d'exemples.

Ces adversaires utilisent tous les moyens à leur disposition, de guerre conventionnelle ou non, de terrorisme, et même les moyens criminels; ceci en particulier pose problème pour les forces de guerre conventionnelle, qu'il s'agit aujourd'hui de préparer à ces nouveaux types de menaces.

Une guerre hybride mène le conflit autant sur le champ de bataille que dans la population indigène et devant l'opinion publique internationale. Il devient aussi important de s'assurer le soutien de la population indigène au conflit que de neutraliser l'adversaire. L'annexion en 2014 de la Crimée par la Russie a été grandement facilitée par des opérations de propagande à large

échelle qui lui ont permis de convaincre les habitants de la Crimée qu'ils préféreraient être gouvernés par Moscou.

Les effets concrets de cette évolution se font ressentir jusque dans l'instruction des troupes combattantes dans l'armée suisse. Dès l'école de recrues, on explique aux soldats que les engagements auxquels ils sont entraînés auront lieu contre des adversaires qui font de la guérilla et qui ne respectent en rien le droit de la guerre; droit qu'eux-mêmes doivent impérativement respecter sous peine de se mettre la population locale à dos. On n'envisage plus d'engager les fantassins uniquement pour occuper le terrain, mais désormais aussi pour s'assurer le soutien des indigènes.

Très concrètement, on présente aux soldats un scénario simple, mais typique d'une guerre hybride. Dans un premier temps, un Etat adverse lance des campagnes de propagande visant à décrédibiliser les institutions du pays ciblé, et soutient la création de milices paramilitaires ainsi que de groupes extrémistes. Ce sont ensuite ces deux catégories d'acteurs – ni l'une ni l'autre officiellement rattachée à l'Etat – qui déstabilisent le pays cible et enlèvent au gouvernement le monopole de la violence. On inclut même à cette étape une potentielle milice locale, créée pour lutter contre les agresseurs mais aussi contre le gouvernement jugé inefficace. C'est seulement après le

succès de ces opérations d'influence, et une fois que les groupes non-étatiques ont déjà suffisamment érodé la puissance militaire du pays cible, que l'Etat agresseur engage ses propres troupes dans une guerre conventionnelle.

Tout ce contexte devient une clef d'analyse précieuse pour la lecture de l'appréciation annuelle de la menace; le Conseil fédéral y parle autant d'opérations d'influence, de propagande et de choix de thématiques frappantes par les extrémistes politiques – soit des moyens qui visent à gagner les esprits – que de terrorisme et de cyberattaques – soit des moyens de guerre non-conventionnelle. Ces menaces qui pèsent sur nous ne sont pas des fins en soi; elles ne sont que la première étape d'un nouveau type de guerre.

Dans ce contexte, on comprend bien que le Conseil fédéral reste sur ses gardes et appelle à maintenir les capacités autonomes de la Suisse, tant au niveau des renseignements que de l'organisation des instruments intérieurs de sa politique de sécurité.

Le bilan est simple: notre autonomie opérationnelle sera la condition *sine qua non* de notre liberté.

Julien Donzel

¹ *Appréciation annuelle de la menace – Rapport du Conseil fédéral aux Chambres fédérales et au public du 1^{er} mai 2019*, FF 2019 3101(-3110)

² *Idem*, p. 8 (FF 2019 3108)

Les débuts de Freddy Buache

Te voici donc, cher décédé, avec un nom désormais suivi de deux dates: 1924-2019. Toi qui te fâchais aisément, tu ne m'en voudras pas d'invoquer en ce journal une tradition, l'amitié vaudoise, mouvement naturel surmontant les idéologies qui divisent et les ego qui séparent. En 1985, tu avais consenti à me raconter ta vie en vue de tourner un *Plans-Fixes*. Le résultat, en film, fut une heure si courte sur l'écran qu'elle m'a laissé un plein cahier de notes orphelines. A ta mémoire je réunis, ici, un peu de ce que tu m'as relaté de tes débuts.

Né un 25 décembre, tu te sentis plutôt, m'as-tu dit, comme un natif de 1925. Tes premières années furent en lisière de la grande forêt du Jorat, à Villars-Mendraz. Ta famille tenait le café de la Poste et un petit train de campagne d'un cheval. Logement au dessus de la laiterie. Enfance de roi à travailler aux champs. Région des bois où rester pour ses vacances. En face de la pinte, la grande salle. On y donnait des bals, les soirées du chœur d'hommes. Tu y vis ton premier film. Un nommé Rapin, dans sa tournée du canton, y projetait du cinéma muet, surtout américain, mais il faisait retentir des coups de pistolet. Souvenir d'une belle écuyère, un lézard en diamants sur l'épaule. Ton père, m'as-tu raconté, était un révolté à la vaudoise. C'est ta mère qui prenait les décisions. Quand le café fit faillite, c'est elle qui vous fit déménager à Lausanne. A dix ans, tu n'avais jamais vu une ville. Vous êtes arrivés à la place du Tunnel. Misère noire dans un appartement de l'avenue de France. Choc moral. Ta mère se fit sommelière dans un Buffet de Chauderon, quittant son domicile à 9 heures, revenant après minuit. Famille aidée par l'assistance publique.

Elève de l'école primaire de Beau-lieu, tu ne cesses de lire. Un voisin employé à la BCV remarque tes bonnes notes et dit: «Il faut que ce garçon aille au collège». Mais l'écolage est cher, pas de bourse. Ta mère se saigne et tu es admis en 1936 au Collège scientifique. Que fait ton papa? Manœuvre. Tu es

en classe le seul fils d'ouvrier. En ville, beaucoup de chômeurs. Tu entends des mots inconnus, comme «tensions politiques». Un Premier mai, tu te rends sur la Riponne dans une foule qui proteste. Fanfare. On chante l'Internationale. Un type te gifle pour que tu ôtes ta casquette de collégien. Tu portais aussi une petite médaille appelée l'olive. Tout ça, disais-tu, m'illumina.

Pour un tailleur au Maupas, tu vas porter ses livraisons et découvres l'avenue de Rumine, autre versant du monde. Tu te mets à sillonner les rues de Lausanne. En 1940, passant comme toujours tes étés à Villars-Mendraz, tu travailles à un concours d'histoire sur «l'unité allemande». Tu m'avoues qu'à quinze ans tu voyais l'Allemagne dirigée par un type dynamique. De Bismarck à l'affaire des Sudètes, tu scrutas le glissement de l'unité allemande au pangermanisme. Tu reçois un prix de ton école mais entendis un professeur tousser.

Pour la suite, le gymnase scientifique ou l'Ecole normale? Une bonne fortune te fait entrer chez Jean-Pierre Pradervand. Dans ton quartier, le futur conseiller d'Etat radical a fait de l'Ecole de commerce qu'il dirige un lieu rayonnant. René Berger, le maître de français qui va bouleverser le Musée cantonal des Beaux-Arts, te plonge dans la poésie et toutes les formes contemporaines de l'expression. Les jeunes paroissiales de Saint-Paul t'entraînent sur scène dans des spectacles. De là tu passes au milieu des étudiants, mais sans t'inscrire toi-même en faculté. L'effervescence des Bellettriers t'offre tes plus proches amis, tel Gaston Cherpillod, un frère, fils d'ouvrier. Sur sa condition il publiera en 1959 *Le chêne brûlé*. Mais c'est à la fin de la guerre que tu fréquentes aussi Charles-Henri Favrod aux Escaliers du Marché. En ce quartier tu tombes dans le vif des luttes européennes pour la conquête des esprits. Tes échanges s'y

étoffent avec Horst, alias André Gorz, le réfugié viennois de Lausanne qui deviendra Michel Bosquet dans les analyses sociales du *Nouvel Observateur*. Il te conduit à Sartre. Tu tentes d'avalier *L'être et le néant*.

Toi qui passais d'un film à l'autre, car les billets étaient alors bon marché, n'es pas allé très vite à Paris. Mais dès 1944, tu devins sartrien. Par un conformisme d'époque, il paraissait s'imposer, pour un garçon révolté, de se mettre en carte dans le parti communiste. A Lausanne, c'était le POP d'André Muret, fidèle stalinien. Or c'est Sartre qui t'empêcha d'être reçu, car tu fus traité de trotskiste. Tu te rapprochas de Marx Lévy, architecte venu de Bienne. Mais lui t'orienta surtout vers le surréalisme. Skira faisait souffler sur la Suisse romande des vents nouveaux par ses premiers numéros de *Labyrinthe*, revue où l'exigence esthétique de la modernité fut primordiale.

A l'Ecole de recrues, un capitaine qui admirait Malraux te persuada de grader. L'entrisme trotskiste fit de toi un caporal de l'armée suisse, et même un premier-lieutenant. Mais un jour, une exposition sur le cinéma au Palais de Rumine changea ton existence. Une main se posa sur ton épaule et une voix te demanda: «Qu'en pensez-vous?» C'était l'organisateur venu de Paris, Henri Langlois, qui te parlait. Derrière lui: la Cinémathèque française en recherche d'elle-même, bousculée par le besoin d'archives et le phénomène global d'un nouvel art audiovisuel. A toi et à quelques autres rencontrés par hasard à la Riponne, le Français prêcha: «Créer un ciné-club à Lausanne!» Chose faite en 1946.

Tout le reste en découla, jusqu'au fauteuil de premier rang qui t'attendra chaque année au Festival de Cannes. Retour à la fin des années quarante, quand Sartre vint en personne à Lausanne propager l'existentialisme. Il ne t'empêcha pas de te lier à Charles Apothéloz. Dans l'immeuble du café

dit le Viril, à Ouchy, tu partageas avec cet ami, selon mes notes, un logement à l'étage. Ce membre du ciné-club se vouait au théâtre. Il s'était par ailleurs engagé, avec la Ligue vaudoise, dans le creusement du canal du Rhône au Rhin, piochant dans une longue fosse à Bussigny. Tu ne chipotas pas (c'est ton mot) sur cet engagement dans un mouvement de droite. Mais Favrod vous fit lire dans les *Cahiers du cinéma* l'esquisse d'un scénario de Sartre appelé *Les Faux Nez*. A la Maison du peuple, haut-lieu de Lausanne, la troupe Grenier-Hussenot venait de s'offrir en modèle d'une approche fraîche de l'art dramatique. Sous cette double impulsion, tu fus l'un des comédiens qui, avec Apothéloz, se présentèrent en troupe à Paris dans un concours pour les jeunes compagnies. Votre groupe prit le nom des Faux Nez pour donner ce spectacle chez Dullin et vous en êtes sortis les premiers.

Mais ta cause n'était pas la comédie. Tu laissas Apothéloz rêver à une troupe itinérante, jouant de bourgs en villages et créant son théâtre dans une cave de la rue de Bourg. A Lausanne tu fis prospérer le ciné-club, l'un des six premiers d'Europe, m'as-tu dit, créé par Claude Emery, popiste et postier. Quant à la Cinémathèque suisse, elle fut un vaisseau amiral qui, par ton acharnement, survécut et prit en cargaison un chaos de pellicules. Une absence pathétique de moyens a fini par produire, à la vaudoise, une institution fédérale et une référence mondiale, avec leurs problèmes nouveaux.

Tu lisais tout et voyais chaque film. Emule de Langlois, tu devins le complice de grandes figures du cinéma. Tu étais volontiers un critique en colère. Tu ne cessais de tracer les lignes de force d'une culture cinématographique nettement engagée, qu'on trouvait dans la *Tribune de Lausanne*, dans *Construire*, dans *Carreau*, ton propre journal au tirage confidentiel. C'est ainsi que, par toute ta vie, tu as fait monter dans la conscience publique, en ton époque, le septième art.

Bertil Galland

Le véganisme et la nature

Né de bons sentiments envers les animaux, le véganisme pose la question de la relation entre l'homme et la nature. A la base, il s'agit de pitié envers les bêtes, dont le droit à la vie passerait avant l'appétit humain. En outre, des images de mauvais traitements dans les abattoirs industriels ont fortement contribué au refus de manger de la viande.

Dans le même temps, l'idéologie antispéciste développe et promeut l'idée d'une égalité entre les hommes et les animaux en se basant sur la souffrance que tous éprouveraient de la même manière. Ne s'agissant plus seulement de la mort de l'animal, mais de tout ce qu'il éprouve, la consommation générale de tout produit animal, du pull en laine au steak de bœuf en passant par le fromage frais, se voit fermement condamnée. Par ailleurs, l'élevage est soupçonné de gaspiller d'immenses ressources naturelles en eau et en céréales, notamment.

De prime abord, on pourrait croire à un rapprochement de la nature en raison de la plus grande attention, voire du respect qui lui serait accordée. Toutefois, les adeptes du véganisme se retrouvent à consommer des aliments artificiels. Des recherches sont menées depuis plusieurs années pour produire de la viande de synthèse en laboratoire. Ainsi, les supermarchés offrent désormais des produits qui ressemblent à de la viande (saucisses, steaks, viande hachée, etc) mais étiquetés véganes.

En outre, la forte hausse de la demande en avocats et autres fruits et céréales exotiques, dont les vertus nutritives sont fortement appréciées des véganes, pose des problèmes environnementaux dans les pays producteurs. Les *traders* de denrées alimentaires sont ravis de voir émerger de nouveaux marchés. Pour eux, peu importe de spéculer sur des importations du bœuf d'Argentine ou sur des cargaisons de quinoa. Leur souci du bénéfice a toutes

les chances d'occulter leur conscience écologique.

C'est ainsi que les idées d'aujourd'hui mènent à une déconnexion du réel. Dans une interview accordée au *Temps* en mai dernier, l'essayiste français Paul Ariès, adepte de la décroissance, relève qu'aller «vers un humain augmenté qui mange des produits de synthèse risque de nous conduire dans un monde complètement

numérisé, aseptisé, déshumanisé¹». Dans tous les cas, nous pensons que les véganes, militants pro climat et autres idéologues contemporains, sont loin d'échapper au capitalisme dominateur et producteur de CO₂!

Jean-François Pasche

¹ Paul Ariès, «Le véganisme est une idéologie politique totalitaire», propos recueillis par Valère Gogniat, *Le Temps*, 9 mai 2019.

Rappel à nos abonnés

Un bulletin de versement est encarté dans cette édition de *La Nation*. Nous avons constaté que certains de nos lecteurs n'avaient pas encore réglé leur abonnement pour l'année 2019. Nous rappelons qu'il s'élève à CHF 77.- (33.- pour les étudiants et les apprentis). Il peut être honoré aux coordonnées postales suivantes: CCP 10-4772-4, à l'adresse de *La Nation*.

La Nation est financièrement autonome et ne verse aucune rémunération à ses rédacteurs. Elle ne vit d'aucune publicité, par souci d'indépendance. Ainsi en va-t-il presque depuis sa première édition. Toute contribution extraordinaire sera la bienvenue. Nous vous en remercions d'avance et sommes heureux de pouvoir compter sur votre fidélité.

Réd.

L'épopée sibérienne

On aurait pu lire les huit cents pages de *L'épopée sibérienne*¹ avant de traverser la Russie à bord du Transsibérien. Les paysages, les villes, les grands fleuves auraient alors pris davantage de profondeur historique. Si toutefois on a commencé par le voyage, on n'en éprouve pas moins de plaisir à dévorer ensuite le livre d'Eric Hoesli «en connaissance de cause», en associant mentalement d'innombrables images aux lieux évoqués.

Le récit ou plutôt la suite de récits que nous livre l'ancien journaliste devenu professeur représente le fruit d'environ dix ans de recherches et de voyages. On y découvre comment les Russes, dès le début du XVI^e siècle, ont commencé à repousser les limites du monde connu, qui s'arrêtait alors à la chaîne de l'Oural, et comment ils ont progressivement exploré, conquis et domestiqué les milliers de kilomètres qui les séparaient de l'Océan Pacifique. Cette conquête s'est faite en suivant les grands fleuves et les autres cours d'eau, qui représentaient au départ les voies de communication les plus commodes; mais aussi, parallèlement, en s'élançant dans l'immensité glacée de l'Océan Arctique, le long de la côte septentrionale du continent.

Les motivations étaient d'abord économiques et commerciales, mais parfois aussi militaires et stratégiques. Certaines impulsions ont été données par le pouvoir politique, d'autres sont venues d'initiatives privées; mais dans tous les cas et à toutes les époques, les étapes décisives de l'épopée sibérienne ont été rendues possibles par la volonté, la persévérance et l'ingéniosité d'aventuriers hauts en couleurs. Les exploits de ces personnages hors du commun constituent la trame du livre.

Marchands et guerriers, explorateurs et navigateurs

Nous faisons ainsi connaissance avec la famille des marchands Stroganov, les premiers à étendre leurs possessions vers l'est, à la recherche du sel, puis des fourrures – la «fripe douce et précieuse». Nous suivons ensuite le Cosaque Ermak Timofeïevitch, engagé avec une petite armée pour défendre les places fortes et les routes commerciales nouvellement créées à l'est de l'Oural; on lui doit l'exploration de toute la Sibérie occidentale

Au nord, des marins européens cherchent à se frayer de nouvelles routes commerciales vers la Russie, et plus loin, pourquoi pas, jusqu'en Chine. Le Hollandais Willem Barents échoue dans ce pari fou et y perd la vie, laissant son nom à une vaste mer. Le

Cosaque Semion Dejev a plus de chance: parti faire fortune en Yakoutie, il se lance dans une expédition où l'obsession d'aller toujours plus loin lui fait découvrir, presque par hasard, le détroit entre l'Asie et l'Amérique, alors que la séparation des deux continents était encore mise en doute. Un siècle plus tard, en 1728, ce détroit prend le nom du navigateur danois Vitus Béring, chargé par le tsar Pierre le Grand d'explorer les côtes nord du Pacifique, jusqu'au continent américain. Les Russes débarquent alors en Alaska, le point le plus oriental de leur conquête, au-delà duquel ils rencontrent ensuite des colonies européennes. Au XIX^e siècle, un intérêt mutuel rapproche, de part et d'autre de l'Océan Pacifique, les pionniers de la Sibérie et ceux des Etats-Unis d'Amérique, avec le projet, finalement interrompu, d'une ligne télégraphique reliant ces deux «nouveaux mondes».

Le livre d'Eric Hoesli est à l'image du Transsibérien: on le parcourt pendant des jours, sans ennui.

Pendant ce temps, au cœur de la Sibérie, le comte Nikolai Mouraviov-Amourski dispute à la Chine le contrôle du fleuve Amour, indispensable voie de transport jusque dans l'extrême orient russe. Mais la navigation et les (médiocres) pistes pour chevaux ne suffisent plus: on commence à songer au chemin de fer. Le père spirituel du Transsibérien est le colonel Evgueni Bogdanovitch, qui voit dans la construction d'une voie ferrée un remède aux famines qui affaiblissent le centre de la Sibérie. Le tracé de la nouvelle ligne fait l'objet de controverses et de rivalités avant que Sergueï Witte, ministre des transports, puis des finances, ne lance les travaux dans les années 1890.

D'autres personnages encore continuent à s'intéresser à la maîtrise du nord du continent eurasiatique, que ce

soit sur l'eau, avec la percée d'une véritable route maritime par l'Océan Arctique, ou sur terre, avec des projets de nouvelles lignes de chemin de fer à travers la toundra. Ces projets ferroviaires sont imaginés par le peintre Alexandre Borissov au moment où éclate la révolution bolchevique; Lénine soutient l'idée, et Staline s'en inspire à son tour avec son projet de chemin de fer «transpolaire», qui restera toutefois une «voie morte» au milieu des étendues désertes.

Une terre de souffrances humaines et de richesses naturelles

Avant la révolution déjà, mais encore bien davantage après, la Sibérie acquiert la réputation d'être «la plus vaste prison au monde». Le tsar Nicolas Ier y exile les comploteurs «décembristes» en 1825. De nombreux détenus sont en outre employés dans l'exploitation

des mines et sur les grands chantiers des voies de communication. Sous le régime stalinien, le nombre des prisonniers politiques est souvent «adapté» en fonction des besoins des travaux en cours, et les goulags, plus que des camps de détention, sont avant tout des camps de travail.

Avec l'arrivée de la Guerre froide, la Sibérie s'affirme comme la principale réserve stratégique de ressources naturelles pour l'URSS. Au-delà des minerais parfois précieux, on y cherche – et on y trouve! – du gaz, puis du pétrole, dans des quantités gigantesques. Ce pétrole sert à alimenter la lourde et onéreuse économie soviétique, jusqu'au moment où l'URSS, devenue complètement dépendante de cette course aux forages et à l'extraction, s'effondre.

Le livre d'Eric Hoesli est à l'image du Transsibérien: on le parcourt pendant des jours, sans ennui et en se réjouissant à chaque instant de pousser la découverte plus loin. On a même le droit d'aborder dans le désordre cette suite de récits, d'aventures qui se suivent, se complètent et s'enchevêtrent, pour former finalement une grande fresque décrivant comment cet immense continent s'est révélé progressivement au monde occidental.

Parmi les nombreux remerciements exprimés par l'auteur, on remarque celui adressé à M. Frederik Paulsen, explorateur passionné et aujourd'hui consul général honoraire de Russie à Lausanne, qui a beaucoup œuvré pour «ouvrir» la Sibérie à la curiosité des Européens. On ne saurait trop se féliciter d'une telle ouverture.

Pierre-Gabriel Bieri

¹ Eric Hoesli, *L'épopée sibérienne – La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, Editions des Syrtes, 2018, 832 pages.

Observations sur la libération de Jean-Claude Romand

Cela s'est passé tout près de chez nous, à Prévessin près de Genève. Le protagoniste était de Clairvaux, dans le Jura. Dans la nuit du 8 au 9 janvier 1993, Jean-Claude Romand tue sa femme à coups de rouleau à pâte, puis ses deux enfants de sept et cinq ans au moyen d'une carabine. Il se rend ensuite à Clairvaux pour abattre son père, sa mère et leur labrador. Quelques jours plus tard, il tente d'étrangler sa maîtresse dans la forêt de Fontainebleau. De retour chez lui, il avale des barbituriques et met le feu à sa maison, mais survit au désastre.

La police et la justice découvrent rapidement l'ahurissante vérité: pendant dix-huit ans, Jean-Claude Romand s'est fait passer pour un médecin employé par l'OMS, alors qu'il n'était rien. Il passait ses journées dans les bois, ou dans sa voiture, sur des parkings. Pendant presque deux décennies, il a capté les économies et les revenus de ses proches, confiants dans la gestion de leurs avoirs par cet homme doux, discret, modeste, un peu mélancolique, père, mari et ami exemplaires. Mais les ressources n'étaient pas inépuisables, et Romand a décidé de mettre un terme brutal à cet incroyable mensonge au moment où il était sur le point d'être démasqué.

Condamné à la réclusion criminelle à perpétuité, assortie d'une peine incompressible de vingt-deux ans, il vient d'être libéré sous condition ce 28 juin. La presse a abondamment commenté l'événement. Il n'y a pas très longtemps, un criminel de ce calibre aurait été guillotiné et la question de sa mise en liberté ne se serait pas posée. L'énormité de son forfait et sa médiatisation en ont fait un personnage célèbre. Emmanuel Carrère, dans un récit à succès, *L'Adversaire*, a brossé un portrait empathique et nuancé de son sujet, sans pouvoir résoudre ses ambiguïtés. Daniel Auteuil a incarné magistralement un personnage troublant dans le film de Nicole Garcia, qui reprend le titre et la trame du récit de Carrère.

Que faire de cet encombrant justiciable qu'on ne peut lâcher dans la nature sans quelques précautions? Détenue modèle, il dit avoir parcouru un cheminement spirituel, confirmé par les aumôniers de la prison, qui aboutit aujourd'hui au monastère bénédictin de Fontgombault dans l'Indre. Savoir si cette conversion est sincère ou non n'est pas ce qui nous occupe prioritairement. Voyons plutôt les réactions suscitées par ce rebondissement. On peut comprendre que la famille des victimes, qui s'exprime par le beau-frère du criminel, soit

scandalisée par l'aménagement somme toute confortable fait à l'adversaire. Par ailleurs, il n'est pas étonnant que les courriers de lecteurs soient remplis de cris d'une semblable indignation: quoi? ce misérable aurait droit à une existence paisible et sans souci, à faire de la poterie et du jardinage, à écouter des concerts de chant grégorien tous les jours, alors que le reste de l'humanité sue au boulot, quand elle n'est pas au chômage? Romand est un monstre: pas de pitié.

Pour attiser la haine, la presse désigne Fontgombault comme monastère intégriste. Selon quels critères cet adjectif infamant est-il appliqué? Les moines chantent en latin (horreur!) et ils ont jadis accueilli le milicien Paul Touvier (abomination!). Le frère porte-parole de la communauté s'explique: «En ouvrant les portes de la clôture à M. Romand, nous voulons, tout en faisant nôtres les buts poursuivis par la justice, lui donner de se placer devant Dieu, son ultime juge à la porte de l'éternité. Ce moment, M. Romand doit aussi le préparer. Saint Benoît demande à ses moines d'honorer tous les hommes: c'est ce que nous désirons faire en [lui] offrant cet accueil, conforme à l'enseignement de l'Évangile.»

Evidemment, ce langage est totalement étranger à l'esprit du monde

moderne. Il lui est impensable d'envisager que Jean-Claude Romand puisse s'amender, voire devenir un saint, par des voies spirituelles: ascèse, contemplation, méditation, prière, etc. Au Ciel, Antoine et Caroline, ses enfants, sont peut-être en train de prier pour le salut de l'âme de leur père. Ne voir en Jean-Claude Romand qu'un salaud irrécupérable est une insulte à la Miséricorde du Christ. Les nombreux exemples de pêcheurs endurcis devenus des saints démontrent que la Grâce divine peut tout. Un homme à la conscience chargée du poids de cinq meurtres atroces n'est-il pas en définitive un gibier très intéressant pour la Grâce de Dieu?

Jean-Blaise Rochat

La Nation

Rédaction
Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Musées et patrimoine : dans tout le Canton, même à Rumine !

Mme Cesla Amarelle, conseillère d'Etat en charge de la culture, veut nous faire aimer le Palais de Rumine. Pour l'intérieur, ce n'est pas mission impossible. Malgré la tristesse rectiligne et sombre de l'escalier principal, malgré l'improbable lacis, à mi-hauteur de l'édifice, de demi-rampes conduisant à de courtes voûtes menant à d'autres demi-rampes débouchant sur on ne sait quel demi-étage, il y a d'agréables endroits. La salle de lecture de la Bibliothèque cantonale est bien proportionnée et propice au travail. L'espace central, bien aéré, avec sa gracieuse colonnade rose, est fort plaisant et n'attend que le retour de poissons rouges dans la pièce d'eau pour retrouver tout son charme. C'est l'extérieur qui pose un problème insoluble, à cause du style florentin tardif de son architecture, parfaitement incongru en ce lieu, sous la cathédrale, l'Ancienne académie et le château. Mais c'est comme ça: le caractère des villes tient aussi à des égarements qui témoignent du goût erratique des bâtisseurs et des populations. Il est d'ailleurs plus sage d'accepter l'inévitable que de s'épuiser en vaines jérémiades sur les aberrations du passé.

Mme Amarelle veut aussi confirmer ce qui existe en conservant à Rumine les musées scientifiques. Son choix inverse partiellement la tendance précédente du Conseil d'Etat, qui envisageait de déplacer le Musée d'archéologie et d'histoire à Avenches, pour le réunir au futur Musée romain qu'on créera dans cette cité, plus vaste et mieux équipé que dans l'actuelle tour des arènes. Cette nouvelle option «pro-lausannoise» n'est pas du goût de chacun et M. Claude Ansermoz, dans un éditorial de *24 heures*, déplore que l'on concentre ainsi l'effort culturel au chef-lieu, au détriment des autres parties du canton.

Occident express 34

J'avoue, avec une honte un peu amusée, qu'il m'est arrivé de laisser volontairement tomber des papiers gras dans la rue en Suisse. Cette propreté immaculée, ces trottoirs qu'on pourrait lécher, ça me donne envie d'y ajouter un tout petit peu d'imprévu, de chaos. De la même façon, je rêvais parfois le soir, en contemplant le massif alpin qui nous faisait face à Vevey, de placer d'énormes quantités d'explosifs sous le sommet du Grammont et de modifier, pour quelques milliers d'années au moins, cet horizon immortalisé par Hodler, Courbet et tant d'autres. Lorsque tout est parfait, on se sent inutile, de trop. Je demeure un animal et mon instinct de survie se satisfait peu de savoir que le monde où je suis entré n'a pas besoin de moi, que je ne peux pas l'améliorer, seulement l'entretenir. La seule option qui reste dans ces circonstances, c'est d'*imparfaire*. En Serbie – serait-ce donc la raison de mon attachement à ce pays? – je rencontre tous les jours des raisons d'améliorer mon quotidien. Ainsi nous nous promenions, mon fils et moi, à la lisière de la forêt de chênes qui entoure notre maison de campagne, surplombant le majestueux Danube en contrebas. A travers les buissons, un petit chemin formé par le passage fréquent nous amenait vers un observatoire. De là, le souffle

S'agissant de ce projet particulier, nous avons de la peine à le suivre. Le Musée cantonal d'archéologie et d'histoire n'est pas dévolu particulièrement à la période romaine; il présente des objets venus de toutes les régions du canton et rend compte de notre préhistoire et de notre histoire dans son ensemble. Du point de vue de sa fréquentation, il est largement justifié de le maintenir là où se trouve la plus grande partie de la population vaudoise et où de nombreuses familles peuvent le visiter les dimanches de pluie; elles ne braveraient pas l'averse ou la froidure pour gagner l'extrémité septentrionale du canton. Avenches, profilant son offre sur la période romaine avec les atouts de son site, la couplant peut-être avec celle des belles mosaïques de Vallon (c'est sur Fribourg, mais qu'importe), avec une présentation renouvelée de ses vestiges et de sa fonction dans l'Helvétie romaine, a de quoi attirer un large public et d'innombrables courses d'école.

De façon plus générale, M. Ansermoz n'a cependant pas tort. Le Canton de Vaud, qui n'est pas un canton-ville, mais un canton-pays, doit maintenir l'équilibre entre le développement et l'attrait de toutes ses composantes. La capitale ne doit pas éclipser les autres cités, qui se portent d'ailleurs assez bien sur le plan culturel grâce aux forces locales et régionales. Mais l'Etat doit leur prêter main forte; en matière patrimoniale et culturelle, il peut faire mieux qu'aujourd'hui et doit réorienter quelque peu son action.

A l'abbatiale de Payerne, sanctuaire roman majeur de Suisse et d'Europe, des travaux techniquement originaux et délicats, forcément très coûteux, ont dû être

entrepris pour stabiliser l'édifice. Parce qu'il est en propriété communale, l'Etat ne voulait pas verser grand-chose; il a fallu batailler ferme pour obtenir un subventionnement décent. Observons à ce propos que la loi laisse une liberté totale à l'autorité cantonale quant au subventionnement des monuments historiques appartenant à des tiers.

A Orbe, les mosaïques de Boscéaz, d'un intérêt historique certain par leur appartenance à l'une des plus grandes et luxueuses villas romaines du nord des Alpes, et d'ailleurs d'une grande beauté et, partiellement, dans un excellent état de conservation, ne sont pas mises en valeur comme il conviendrait, malgré les efforts méritoires de l'association locale qui n'aura jamais les moyens de mener à chef un projet d'envergure. Mais l'Etat ignore largement les besoins de ce site.

A Mézières, le Théâtre du Jorat a dû pendant des décennies se contenter d'un appui cantonal ressemblant à une aumône, alors que c'est un haut lieu de la culture populaire de qualité, réunissant Vaudois des villes et Vaudois des champs.

A Moudon, le Musée Eugène Burmand, bien installé dans une belle maison historique de la ville haute, se voit menacé d'expulsion par l'Etat, propriétaire des murs, pour en faire on ne sait trop quoi.

L'équilibre doit être mieux assuré entre les institutions de la capitale et les autres trésors du vaste pays vaudois.

L'association propriétaire du château de La Sarraz a dû vendre tous ses biens annexes pour restaurer et entretenir à grand-peine le monument principal, qui est resté longtemps en situation précaire en attendant enfin le secours bienvenu de l'Etat. Au château d'Aigle, ce sont les forces du crû qui ont accompli l'essentiel du travail de réhabilitation, mais elles pourraient s'épuiser.

On ne saurait sous-estimer le soin que l'Etat prend de ses propres monuments, au premier rang desquels la cathédrale, le château de Chillon et le château Saint-Maire, récemment fort bien restauré, ni l'importance des crédits alloués à ce patrimoine de première importance. Quant au «pôle muséal» des beaux-arts et des arts appliqués, à la gare de Lausanne, encoigné entre les rails et les murs de soutènement du quartier voisin, avec son bâtiment principal en banal parallélépipède rectangle, sans possibilité pour le visiteur de garer sa voiture, il coûte fort cher à la caisse cantonale malgré les appuis privés; notre manque d'enthousiasme envers cette réalisation ne nous empêche pas de souhaiter le succès de ses collections. Nous n'ignorons donc pas tout ce qui se fait et se fera grâce au Canton, mais nous soutenons l'idée que l'équilibre doit être mieux assuré entre les institutions de la capitale et les autres trésors du vaste pays vaudois.

Jean-François Cavin

L'originalité surprenante d'un concours de poésie française ou l'actualité de l'alexandrin

Gloire aux poètes! Ils sont le sel de notre monde, son mystère aussi. Le grand Concours de poésie française dit *La Feuille de Chêne*, lancé en 2016, a déjà révélé des talents insoupçonnés. Le nom d'Edouard de Perrot, lauréat du premier Concours, puis auteur des cent *Sonnets Vagabonds* qui vient de sortir de presse sous la forme de *La Feuille de Chêne N° 2* va devenir un classique, parce que, tout simplement, l'alexandrin est classique. On n'échappe pas à l'envoûtement musical du rythme et de la rime quand par eux s'expriment une pensée, une vision peut-être fugitive, l'amour ou la mort, mais aussi une épopée, un drame, un instant de bonheur...

Pour sa troisième édition, Le comité de lecture du Concours, fier de pouvoir compter sur l'appui du poète Philippe Jaccottet, son président d'honneur, a eu à examiner trente-deux contributions, venues de tous les cantons

romands, et même du canton de Berne. Réuni en séance plénière le 19 juin 2019, il a distingué deux poètes qui se partageront donc le Prix de *La Feuille de Chêne*, soit cinq mille francs pour chacun d'eux. Les deux lauréats sont

- M. Fernand Salzman, à Veyrier (GE) pour l'ensemble de ses poèmes, groupés sous le titre *Enceintes de Jéricho*.
- M. Jean Cornu, à Lausanne, pour l'ensemble de ses poèmes, groupés sous le titre *Sonnets évaporés*.

Les deux prix de *La Feuille de Chêne* seront remis aux lauréats lors d'une cérémonie publique qui aura lieu à Lausanne, au début de l'automne.

Les conditions et les résultats des trois premières éditions du Concours, les précisions sur la publication des œuvres primées ainsi que la formation du comité de lecture figurent sur le site www.feuille-de-chêne.ch.

Les super-héros

Citation trouvée le 23 juin dernier sur le site Boulevard Voltaire:

Le super-héros n'est pas un héros à l'exponentielle, mais le contraire même du héros. Le héros est une figure tragique. C'est un homme qui a choisi d'avoir une vie glorieuse mais brève, plutôt qu'une vie confortable mais quelconque. Le héros est un homme qui sait qu'un jour ou l'autre, il devra donner sa vie. Rien de tel chez Iron Man, Superman, Spiderman et

autres tristes productions de chez DC ou Marvel. Ce ne sont pas des héros parce qu'ils sont invincibles, qu'ils ne ressentent pas la moindre peur, qu'il n'y a rien de tragique en eux. Ce ne sont des surhommes que sous l'angle de la testostérone. Au sens propre, ce sont des «hommes augmentés», tels que se les représentent les tenants du «surhumanisme». On est à mille lieues d'Achille ou de Siegfried.

Alain de Benoist

David Laufer